

De l'inconscient collectif des religions / Nicole Saliba-Chalhoub, Construction de l'identité. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — Vol. 24 (2009), pp. 137-147.

Titre de couverture : Annales de Philosophie et des sciences humaines

I. Ame. II. Homme (Théologie). III. Jérusalem — Histoire. IV. Esprit et corps. V. Vie — Aspect religieux.

PER L1044 / FP236439P

## DE L'INCONSCIENT COLLECTIF DES RELIGIONS

NICOLE SALIBA-CHALHOUB

*Université Saint-Esprit de Kaslik - Liban*

### INTRODUCTION

Étymologiquement, le mot « *âme* » désigne le souffle, en l'occurrence le passage du vent sur la terre (« *rīh* » en arabe) et de l'air dans le corps humain (« *rūh* » en arabe). Dans la langue hébraïque, celle de la *Bible* à l'origine, l'âme (« *nèphêch* ») renvoie aussi à la gorge, en tant qu'organe permettant à la fois de respirer et d'avalier (du latin « *ad valis* », faire descendre, tout à l'instar du souffle divin, qui opère une descente pour investir le corps humain) des aliments, autrement dit de survivre, pendant que l'esprit (« *rūah* ») désigne à la fois le vent et l'haleine, parce que Dieu, selon le texte génétique, « *insuffle l'haleine de vie* ». En grec ancien, l'esprit (« *pneuma* ») signifie en même temps la respiration de l'homme et la présence divine, pendant que l'âme (« *psuchè* ») renvoie au souffle de vie par opposition à l'immobilisme de la mort, vérifiée par l'arrêt de la respiration, du souffle : par conséquent, tout « *pneuma* » comporterait une « *psuchè* ». On retrouve ce même signifié de souffle de vie dans la langue latine avec le mot « *animus* », pendant que « *spiritus* » a deux

signifiés apparemment distincts : la respiration et l'inspiration. En allemand, « *atmen* » signifie respirer, alors qu'en sanskrit « *âtman* » désigne l'âme.

On pourrait s'étendre longuement sur le sujet étymologique, discipline fondatrice des sciences du langage. Mais là n'est pas l'objectif du propos: retenons essentiellement de ce survol linguistique qu'il semblerait impossible de croire, à quelque langue à laquelle on se référerait, qu'il y ait encore une âme dans un corps qui a cessé de respirer. L'âme quitterait le corps, en l'occurrence les poumons, pour remonter au lieu d'où elle serait initialement descendue, et incarner une vie autre, *sur-naturelle*, *méta-physique*, autrement dit par delà la terre et la matière.

Notons, en outre, que les langues, de quelques contrées qu'elles jaillissent et quelque étrangères qu'elles soient les unes par rapport aux autres, donnent à constater des croisements, des glissements, des dérivations, dont la source est l'idée, la pensée commune.

Il en va de même des religions primitives et monothéistes. Au XVII<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, le chimiste et médecin Georg Ernest Stahl fonda et défendit les théories du vitalisme et de l'animisme, selon lesquelles les processus de la vie humaine diffèrent de ceux de la physique et de la chimie et ne sauraient être appréhendés sans le recours à la notion de l'âme, laquelle serait à la fois à la source de la pensée et de la vie organique. Le terme d'« *animisme* », dérivé du latin « *animus* », utilisé initialement par Stahl, se hâta de quitter le jargon médical, bien que la médecine fût devenue, avec l'avènement des Lumières philosophiques en Europe, plus expérimentale et, par conséquent, moins ésotérique, pour intégrer celui des religions, en l'occurrence au XIX<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, avec l'ethnologue Edward Tylor, qui associe à ce mot en question l'homme primitif, persuadé que l'existence de l'âme lui était révélée par le truchement de ses songes. Pour celui-ci, l'âme était comme une espèce d'alter ego invisible (d'ailleurs, l'air et le souffle ne partagent-ils pas la caractéristique de l'invisibilité ?), immatériel, investissant le corps, mais le quittant au moment de la mort, pour revenir sur terre la peupler avec d'autres esprits et, peut-être aussi, gouverner le monde des hommes: comment ne pas se rappeler, à ce titre justement, que le « *fantasme* » (au sens de « *réverie* », de « *songe* ») et le « *fantôme* » (au sens de « *revenant* ») étaient désignés tous deux par un seul et même mot en grec et en latin, « *phantasma* ».

Si les juifs ont leur Alliance, les chrétiens leur Église, les musulmans leur « *Umma* »; si les premiers attendent la venue de leur Messie, les deuxièmes son retour, les derniers l'avènement de la « *Janna* », il n'en demeure pas moins, en dépit de tout ce qui semble les séparer et, dans certains cas, les opposer, qu'ils puisent à la même source : l'inconscient archaïque et collectif des peuples de la terre, réceptacle de l'imaginaire humain, dont l'existence est au cœur des théories jungiennes<sup>1</sup>.

### 1. DE L'ANGOISSE DE LA MORT ET DES CONCEPTS DE L'ENFER ET DU PARADIS

D'où vient la vie ? Qu'est-ce qui la génère ? Mais surtout où vont les morts ? Que deviennent, en l'occurrence, les hommes lorsqu'ils ont rendu leur dernier souffle ? Telles sont les questions que toutes les religions, depuis les plus reculées jusqu'aux trois monothéismes, se sont toujours posées. Comment, en effet, assumer sa mortalité, sans être acculé à se rendre à l'évidence de l'absurdité de la vie ?

L'homme primitif a pu observer, sans toutefois en connaître les raisons objectives, que tout être vivant, végétal, animal et humain est irréfutablement soumis à la mort. Pour pallier la déception causée par sa finitude, il s'est inventé une fable (à l'instar de l'enfant œdipien du « *roman familial des névrosés* » de Sigmund Freud<sup>2</sup>, tant il est vrai que l'humanité primitive est analogue à l'être lors de sa prime enfance), selon laquelle la mort serait la conséquence d'un mal qu'il aurait originellement commis et qui lui aurait fait perdre son immortalité initiale. Les *Psaumes* du *Premier Testament* n'établissent-ils pas d'ailleurs explicitement un lien entre la mort et le péché ?

Dans de nombreux rites archaïques, dont on retrouve certaines traces aujourd'hui encore, le corps d'un mort fait l'objet d'un traitement très particulier, proche de la vénération: on embaume le corps du défunt, on

---

1. Théories particulièrement développées dans *Dialectique du moi et de l'inconscient*.

2. La notion de fabulation comme palliatif de la désillusion fait l'objet d'un chapitre dans l'essai *Psychose, névrose et perversion*.

l'embellit, on le traite de manière à éloigner le plus possible le moment de sa décomposition, on l'habille pour en préserver sa pudeur, etc., autant de gestes révélateurs de la difficulté d'accepter le départ définitif de l'être cher, qui semble par conséquent dormir paisiblement, au lieu d'être un simple trépassé. Rendre un culte aux morts, c'est se conforter dans l'idée qu'une autre vie les attend et qu'il est possible de maintenir des liens entre ceux qui restent encore en vie et ceux qui les ont précédés dans les arrières-mondes originels, autrement dit dans l'au-delà. Les multiples représentations de l'au-delà, dont l'esprit humain déborde d'imagination, illustrent la tentative de l'homme de se donner de la vie après la mort une vision concrète, familière, qu'il peut appréhender par anticipation: d'une part, le lieu des tortures éternelles, de la souffrance absolue, d'autre part, l'éther où l'âme retrouve sa dimension originelle et suprême de pureté spirituelle.

Impuissant devant les catastrophes naturelles, les éclipses solaires, les occultations lunaires, mais aussi devant les injustices de tous genres et, en l'occurrence humaines, l'homme a placé la vie surnaturelle, dans le mythe comme dans la religion, sous le signe du châtement et de la récompense: ce sont les actions terrestres qui déterminent la souffrance ou la félicité dans la vie éternelle. Ainsi, les vivants sont invités, voire contraints à observer entre eux les principes éthiques, au risque de perdre la promesse d'un paradis, de quelque nature qu'il soit, au cas où ils ne le feraient pas. Certes, les flammes de la géhenne et la soif éternelle de l'homme émanent des croyances des peuplades orientales et méditerranéennes, lesquelles souffraient de la chaleur et de la sécheresse, tandis que les populations nordiques, par exemple, imaginaient des châtements sous forme de marais gelés, de brouillards glacés, de froid terrible, etc., qui emprisonneraient éternellement l'âme.

Les références mythologiques abondent en descriptions, plus riches et variées les unes que les autres, du périple des âmes et du royaume des morts. Pour les Grecs anciens, Hadès, le frère de Zeus<sup>1</sup>, dieu de l'Olympe et de tous les dieux,

---

1. Il n'est pas indifférent que Zeus et Hadès soient conçus comme des frères, le premier régnant sur l'Olympe des Immortels et le second sur les enfers. Chez les Perses, le dieu Ahura Mazda avait deux fils opposés et ennemis : Ahriman qui régnait sur le monde chthonien du mal et Zurvan qui régnait sur le monde élevé et transcendantal du bien. À son tour, le livre

régnait sur les enfers jalousement gardés par le chien à trois têtes, Cerbère, et situés, selon *L'Odyssee* homérique, au-delà des confins de l'océan primordial, aboutissement de la traversée dans la barque du nocher immortel Charon, de plusieurs fleuves, tels l'Achéron, le Styx, le Léthé... Là, trois juges envoient les âmes des justes au paradis des Champs Élyséens et condamnent celles des malfaiteurs aux horribles tourments du Tartare. Plus impressionnant encore est le tableau que donne à voir la mythologie Égyptienne, où le mort est jugé par quarante-deux représentants du royaume d'Osiris, dieu chtonien qui connut la mort, avant de devenir le souverain suprême des mondes infernaux, situés dans l'Occident lointain, au-delà des océans. L'âme vertueuse rejoint alors les dieux dans leur éternel combat contre le « *Serpent du Chaos* », la mauvaise âme, quant à elle, est dévorée par un monstre. Dans la Chine traditionnelle, le royaume des morts, demeure du yin, est souterrain et se situe au nord, à l'intersection des eaux jaunes émergeant des quatre directions cardinales. Là, les aïeux sacrés reçoivent les âmes des morts: ils donnent à celles bonnes d'entre elles le privilège de se réincarner au printemps, le retour par la réincarnation étant le symbole de l'accès à l'éternité, et ils envoient les autres au néant.

Dans la tradition biblique où les morts sont promis à la résurrection au moment de la fin du monde terrestre, appelé « *le jour de Yahvé* », les damnés et les justes comparaitront au tribunal divin, devant le Juge de l'univers, Yahvé (lequel, dès les premières pages de la *Bible*, apparaît comme juge), où une balance de la justice décidera de leur destin, en vouant les premiers aux tourments éternels et en offrant aux seconds le privilège de jouir de la lumière divine, dans le « *Jardin des délices* ». Peut-être sous l'influence du mazdéisme<sup>1</sup> de l'occupation perse, l'idée, chez les Hébreux, d'une certaine forme de résurrection de la chair se fait jour, comme récompense des bonnes âmes,

---

cabalistique du *Zohar* propose, lui aussi, une vision dialectique de Dieu, qui aurait un profil ténébreux et un autre lumineux. Du premier découle le royaume des Ténèbres sur lequel règne son fils aîné Satan, du second le royaume de la Lumière sur lequel règne son fils cadet le Messie attendu par Israël.

1. La croyance en Ahura Mazda, dieu du Temps, était en elle-même la promesse d'une revanche de la finitude de la chair sur les méfaits du temps, à travers l'accès du corps humain à l'immortalité.

lorsque, Israël aura, grâce à ses prophètes, triomphé de ses ennemis à la fin des Temps. Cependant, les multiples désastres nationaux et le martyre des héros du peuple<sup>1</sup> incitent sans doute les Hébreux à repousser dans le temps l'avènement du « *jour de Yahvé* », par le truchement de l'attente d'un Messie sauveur, qui devra descendre sur terre dans toute sa gloire pour libérer le peuple de Yahvé du joug de l'injustice.

Le christianisme, pour sa part, affine la conception de l'au-delà pour mieux répondre au besoin de justice: le monde souterrain des enfers de l'Hadès grec, ainsi que le Schéol des Hébreux reçoivent tous deux les âmes vertueuses et mauvaises de manière indifférenciée, avant de les juger. Il n'en va plus de même avec le christianisme. Désormais, l'enfer et le paradis se séparent « *géographiquement* », séparation suggérant qu'il n'y a aucune confusion possible entre le mal et le bien. Entre les deux, des limbes appelés « *purgatoire*<sup>2</sup> » reçoivent les âmes « *grises* », susceptibles de procéder à la réparation de leurs fautes et à la purification, avant d'accéder à la Gloire du paradis. Dans ce sens, le *Second Testament* propose une lecture moins radicale et plus tolérante du concept de la justice : quand bien même tout péché demeurerait toujours condamnable, l'homme pécheur ne saurait se réduire à ses seules mauvaises actions et s'enfermer dans un passé qui le condamne. Il a toujours devant lui la possibilité du rachat si, en homme libre, il choisit le repentir et la constriction. Parallèlement, l'homme juste ne saurait, lui non plus, se réclamer de sa bonté pour revendiquer le Salut comme un dû. La justice divine se manifeste tout à la fois dans sa grandeur et dans sa gratuité. Le rachat, tout comme le Salut, sont accordés en vertu de la miséricorde divine; si bien que l'enfer, si l'on se réfère au texte évangélique de Jean, devient plus un état qu'un lieu, qui consiste dans le refus de l'âme maléfique, laquelle a choisi de ne pas se repentir, en faisant d'elle-même son propre dieu, d'accueillir un amour qui est « *plus grand que [le] cœur* » humain.

---

1. *Daniel*, 12, 1-3.

2. La notion de « *purgatoire* » n'apparaît dans les textes officiels du christianisme que vers le XIII<sup>e</sup> siècle. Elle a très peu de références bibliques.

Pour l'islam, enfin, la mort est le moment où l'âme et le corps se séparent, celle-ci allant à la rencontre d'Allah, son juge, pendant que le corps réduit en poussière attendra la résurrection, le jour du Jugement, élément clé du dogme musulman, qui le réunira à l'âme de laquelle il avait été séparé. Selon certains enseignements, en l'occurrence le « *Hadith*<sup>1</sup> », l'âme, encore dans le tombeau, subit un interrogatoire mené par les anges Munkar et Nakîr, qui la récompensent en l'élevant vers la « *Janna* », ou la damnent. Le jour du Jugement, à l'instar de ce qu'en disent la tradition biblique, ainsi que l'*Apocalypse* johannique, sera précédé de calamités de toutes sortes, de catastrophes naturelles, de bouleversements, de carnages, au cours desquels apparaîtra l'Antéchrist qui cherche à régner mais qui se retrouvera battu par le Christ lui-même, lequel, de retour, règnera quarante ans sur terre après s'être converti à l'islam. Alors le cosmos s'autodétruira, pendant que tous les morts, sortant de leurs tombeaux, au son de la trompette de l'ange Israël, se retrouveront devant le trône d'Allah pour l'ultime règlement de comptes. On voit bien, de cette manière, que la boucle est bouclée, par le croisement des pensées « *magiques*<sup>2</sup> » de l'humanité.

## 2. LA JÉRUSALEM DE TOUS LES TEMPS

La ville nommée Jérusalem, dont les historiens s'entendent à dire que l'existence remonterait à quatre mille ans, est au cœur des enjeux de plusieurs rivalités entre tribus, religions, nations depuis le paléolithique.

L'onomastique propose deux interprétations possibles du nom de cette ville: Jérusalem pourrait désigner la « *fondation de Shalem*<sup>3</sup> », comme elle pourrait revêtir la signification de « *ville de paix* ». Située en un lieu stratégique, entre les vallées profondes qui la protègent à l'est (*Cédron*), comme à l'ouest (*Hinnon*, nommée par la suite *Géhenne*), elle peut soutenir un siège et devenir une véritable forteresse. Et pourtant, l'histoire atteste ses multiples chutes aux mains de différents envahisseurs, ou encore ses nombreuses soumissions à des

---

1. Parole attribuée au Prophète.

2. La pensée magique, dans la terminologie jungienne de l'étude de l'imaginaire, est celle qui cherche à appréhender le monde de l'au-delà.

3. Divinité mythologique astrale du grain et de la moisson.



peuplades plus influentes que la sienne. Déjà, au XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le roi de Jérusalem, Puti-Héba, écrit des lettres d'obéissance et d'admiration à son seigneur Égyptien, le Pharaon Aménophis IV, dans lesquelles il se plaint des sévices commis par les « *Hapirus* », lesquels seraient, selon les historiens, les ancêtres des Hébreux.

On sait qu'au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., Jérusalem succombe, après avoir vainement cherché à se défendre, aux assauts de Nabuchodonosor, qui en détruit toutes les murailles et tous les palais. Commence alors pour les Judéens la longue et douloureuse période de l'exil, laquelle nourrit paradoxalement leur imaginaire religieux et leurs écrits théologiques, qui deviendront au fil des siècles la *Bible* que l'on connaît.

La lecture de la *Bible* donne à rencontrer, ensuite, Salomon, constructeur du Temple qui abritera Dieu, fils et successeur du roi David, qu'aucune source ancienne non biblique ne semble connaître. Néanmoins, Jérusalem devient dès lors la « *Cité de David* », fondateur et gardien de la capitale de la Terre promise par Yahvé au peuple d'Israël. Elle sera la ville des rois Ézéchias et Josias, à l'époque même où résonnent les voix prophétiques d'Isaïe et de Jérémie. Le livre des *Maccabées* narre l'invasion faite par Antiochus IV, qui pille le Temple en l'an 169 avant J.-C. et le transforme en sanctuaire à la gloire de Zeus<sup>1</sup>.

Les *Évangiles* et les *Actes* des apôtres renseignent sur la Jérusalem du I<sup>er</sup> siècle, dominée par la famille des Hérode, défendant farouchement son Temple devenu la seule raison de vivre des religieux, en l'occurrence des pharisiens, et un véritable pôle d'attraction commercial, dont les habitants et les religieux haïront Jésus de Nazareth jusqu'à le mettre à mort sur le Golgotha, comme un vulgaire criminel, avec l'aide puissante des Romains; mais aussi détruite par Titus en 70 et, à nouveau, par Hadrien en 135, lequel donne l'ordre d'en raser le Temple et de déporter les habitants juifs.

Avec l'essor de la religion chrétienne, en 335, les pèlerins affluent vers Jérusalem avec Constantin et sa mère Hélène, qui identifiera la plupart des lieux saints évoqués par les *Évangiles* et y fera construire des couvents et des églises,

---

1. *Maccabées*, 2 M 5. 11-21.

si bien qu'on parlera de « Jérusalem la Byzantine ». Déclarée alors officiellement la ville de la résurrection christique, elle deviendra un véritable lieu de culte et, pour les chrétiens en particulier, un lieu de légitime appartenance religieuse.

En 638, Omar, deuxième calife rashidi, y fera son entrée, derrière les traces de Mahomet, lequel y aurait effectué son ascension miraculeuse vers le ciel où il aurait rencontré Abraham, Moïse et Jésus. On y fera construire en 691, c'est-à-dire 47 ans après la mort dudit calife, le Dôme du Rocher (*Quoubbat as-Sakhra*), une mosquée en souvenir d'Omar et à l'endroit même où il aurait prié, après en avoir nettoyé le sol de ses propres mains, ayant reconnu le lieu sacré d'après la description que lui en avait faite le Prophète. L'endroit, dit-on, était infesté de détritrus que les chrétiens avaient déchargés là par rancune à l'égard des juifs. On n'ignore pas, par ailleurs, qu'à l'origine, Jérusalem était pendant deux années de suite, 623 et 624, la première direction vers laquelle les musulmans adressaient leurs prières, avant que le choix ne soit porté sur la Mecque. Aujourd'hui encore, Jérusalem demeure le troisième lieu sacré de la religion islamique, après la Mecque et Médine.

Suspendons ici notre survol historique et revenons au magnifique imaginaire humain, en l'occurrence à l'inconscient collectif chrétien, qui associe au salut éternel la vision de la Jérusalem céleste, portant la clarté de Dieu, n'ayant besoin ni de soleil ni de lune pour l'éclairer<sup>1</sup>, et dont Saint Jean dans l'*Apocalypse* évoque la descente sur terre.

*[Alors l'un des sept anges] me transporta en esprit sur une grande et haute montagne et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. Elle brillait de la gloire même de Dieu.*<sup>2</sup>

Le texte génétique n'affirmant pas la disparition définitive du Jardin d'Eden, ni n'en disant quoi que ce soit de sa localisation, il alimenta les attentes populaires, qui se figurent le paradis de la Jérusalem Nouvelle comme une ville dont « l'éclat rappelle une pierre précieuse, comme une pierre d'un jaspe

---

1. *Apocalypse* de Saint Jean, 21, 23.

2. *Ibid.*, 21, 10-11.

*crystallin [...] Elle est percée de douze portes et, aux portes, douze anges et des noms inscrits: les noms des douze tribus des fils d'Israël [...] qui sont douze perles gigantesques éternellement illuminées par la gloire de Dieu<sup>1</sup> ». Le royaume des cieux advenu sur terre par la descente de la Jérusalem Nouvelle serait gardé par Saint Pierre, qui n'en ouvre les portes que si l'on énonce son nom et énumère ses attributions. Saint Pierre serait redoutable, difficile à émouvoir, à l'instar du nocher infernal Charon. Justement, cette image chrétienne du gardien du royaume des cieux, alimentée surtout par les textes apocryphes, se recoupe clairement avec celle d'Hadès accompagné de son Cerbère et donne la preuve d'un inconscient archaïque que l'on ne saurait dénier.*

Plus encore, puisque l'on n'ignore pas que les constructeurs du Dôme du Rocher étaient persuadés que l'endroit du chantier où allait s'élever la mosquée d'Omar était le lieu même du centre spirituel du monde. Bien sûr, on sait bien aussi, par ailleurs, que, pour les musulmans, ce centre est essentiellement représenté par la *Kaaba*, mais Jérusalem est en même temps perçue comme l'avatar de la *Kaaba*, et surtout comme la cité où adviendront la fin des Temps et le jour du Jugement. En observant le tambour de la coupole du Dôme du Rocher, on voit qu'il s'appuie sur quatre piliers et douze colonnes (voilà le chiffre « douze » qui revient encore une fois !), alors que le déambulatoire se compose de huit piliers et de seize colonnes. On compte au total quarante supports, chiffre qui renvoie au nombre des saints lesquels, selon une parole de Mahomet, constituent les piliers spirituels du monde.

#### *EN GUISE DE CONCLUSION*

Puisant à la même source – l'inconscient archaïque et collectif de l'humanité – à la même matrice des archétypes immémoriaux, les trois religions monothéistes, ombilicalement liés aux religions primitives, sont en réalité « issues de germains » et devraient tendre, en dépit de leurs variantes et des particularités de chacune d'elles et, sans doute, grâce à elles aussi, à un même humanisme global.

---

1. *Ibid.*, 21, 12-19.

En s'entretenant encore sous la bannière d'un Dieu, partout dans le monde actuel, les hommes semblent oublier que leur pensée magique de ce Dieu, quel qu'il soit et quelle que soit sa conception, remonte aux mêmes origines: le besoin de justice, l'angoisse de la solitude, la peur de l'éphémérité et de la finitude, l'espoir en une vie éternelle et, plus particulièrement, en un monde meilleur. Face aux dangers de la mondialisation, qui transforme – on ne le nie pas – la terre en un village planétaire sans frontières internes et qui ambitionne une espèce d'internationale des esprits, en risquant peut-être de diluer l'identité propre (culturelle, civilisationnelle, etc. ) de l'individu devenu virtualité derrière son écran d'ordinateur, l'homme procède par mécanisme de défense pour sauvegarder la possibilité de se différencier: il se barricade alors derrière le Dieu qu'il s'est choisi (ou que l'on a choisi pour lui), derrière son appartenance religieuse, la seule identité qui, selon lui, tienne encore dans l'ère électronique d'aujourd'hui et se prépare à l'offensive. Il n'y a, en effet, d'agressivité qui ne soit fille de la peur, de l'exclusion ou du désespoir.

Le penseur contemporain Edgar Morin<sup>1</sup> affirme que l'époque post-moderne a surtout fait oublier son humanité à l'homme et qu'il est donc nécessaire aujourd'hui de retourner, avant tout et essentiellement, à l'humain, de placer l'homme au centre de la vie, de promouvoir non seulement son bien-être, mais aussi son bien-vivre, de lui offrir la possibilité du bonheur de vivre, de la quiétude d'exister, pour réussir enfin à voir apparaître la véritable grandeur qui est en lui, celle-là même qui atteste le divin et qui fera advenir le paradis sur terre.

---

1. Sociologue et philosophe contemporain, détenteur de plusieurs Honoris Causa de plus de quatorze universités à travers le monde. Auteur, entre autres, de *La méthode; Introduction à la pensée complexe* ; *Pour une politique de civilisation* ; *Le monde moderne et la question juive*.